Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

150-151 | 2017

Racisme et sexisme

En femmage à Véronique De Rudder, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin, précurseurs de la dénaturalisation de la race et du sexe

Annie Benveniste, Jules Falquet et Catherine Quiminal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6737>

DOI : 10.4000/jda.6737

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2017

Pagination : 25-42

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Annie Benveniste, Jules Falquet et Catherine Quiminal, « En femmage à Véronique De Rudder, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin, précurseurs de la dénaturalisation de la race et du sexe », *Journal des anthropologues* [En ligne], 150-151 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 11 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6737> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6737>

EN FEMMAGE
À VÉRONIQUE DE RUDDER, NICOLE-CLAUDE
MATHIEU ET COLETTE GUILLAUMIN,
PRÉCURSEURES DE LA DÉNATURALISATION
DE LA RACE ET DU SEXE

Annie BENVENISTE* – Jules FALQUET** – Catherine QUIMINAL***

Aujourd'hui encore, en France, le déchaînement de critiques contre des Journées d'études intitulées « Penser l'intersectionnalité dans les recherches en éducation »¹, la virulence des polémiques contre un atelier réservé aux femmes Noires dans un festival afro-féministe², ou encore l'exigence qu'une femme députée élue de

* LEGS (Laboratoire du genre et des sexualités) - Université Paris 7-Diderot - UFR de sciences sociales – Case 7132 – 75205 Paris cedex 13.
Courriel : annie.benveniste@orange.fr

** CEDREF (Centre d'enseignement, de documentation et de recherches pour les études féministes) / LCSP (Laboratoire du changement social et politique) – Université Paris 7-Diderot - UFR de sciences sociales – Case 7132 – 75205 Paris cedex 13.
Courriel : jules.falquet@univ-paris-diderot.fr

*** URMIS (Unité de recherche migrations et société) - Université Paris 7-Diderot – Case 7027 – 75205 Paris cedex 13.
Courriel : catherine.quiminal@univ-paris-diderot.fr

¹ Organisées par un ensemble de laboratoires universitaires, les 18 et 19 mai 2017 à l'ESPE de Créteil.

² Organisé par le groupe Mwasi pour leur Festival européen Nyansapo, fin juillet 2017.

la République, Danièle Obono, suspecte du fait de ses origines, clame Vive la France lors d'une émission de télévision³, attestent de la profondeur du racisme et du sexisme, et d'une profonde méconnaissance des luttes, des analyses scientifiques et des théorisations qui ont été développées depuis des années autour du sexe et de la race.

Cela fait pourtant bientôt un demi-siècle que le monde académique français – fortement incité par la « colère des opprimé-e-s⁴ » exprimée par des mouvements sociaux alors en pleine expansion, d'abord dans le cadre de la décolonisation, puis du féminisme –, a entrepris de renouveler son regard sur ces « discriminations ». Depuis le début des années 70 en effet, des scientifiques ont commencé à déconstruire l'idée qu'elles n'étaient que la conséquence malheureuse de différences somme toute « naturelles », ou le reliquat d'époques passées ou de cultures « autres » à résorber ou à intégrer. Ainsi, dans *L'Idéologie raciste*, son livre fondateur publié en 1972, la jeune sociologue Colette Guillaumin affirmait au contraire qu'il s'agissait du résultat on ne peut plus moderne de véritables *rapports sociaux*, certes issus d'une longue histoire, coloniale et esclavagiste notamment, mais absolument contemporains. Dans sa brillante et séminale analyse du racisme, c'est l'idée de Nature qu'elle plaçait sous les feux de la critique. Comme le rappelle Danièle Juteau⁵ : « *L'Idéologie raciste* représente un tournant dans l'histoire des idées. On a longtemps cru que le racisme se résumait à une théorie qui hiérarchise les « races », envisagées comme des catégories allant de soi. La « race » précéderait le racisme et en constituerait le fondement. [...] Colette Guillaumin montre, dans une analyse rigoureuse reposant sur un savoir encyclopédique, que la croyance en des catégories naturelles, fixes, aux frontières infranchissables et dotées d'un déterminisme interne,

³ Lors de l'émission « Les Grandes Gueules », le 21 juin 2017.

⁴ Pour reprendre la formule lumineuse de Colette Guillaumin (1981).

⁵ Juteau D., *Le Monde*, 18-05-2017.

correspond en fait à [...] l'idéologie raciste. [...] Apparaissant vers la fin du XVIII^e siècle, cette idéologie est liée au colonialisme et à l'esclavagisme, un rapport spécifique qui implique l'accaparement sans aucune sorte de mesure de la force de travail [ou rapport d'appropriation]. Les êtres humains sont pensés comme des choses. Ils ont une Nature, ils sont une Nature. »

Dès 1978, dans un autre texte fondateur, Colette Guillaumin étendait cette analyse à la question des femmes (1992). Par une triste fatalité du calendrier, Colette Guillaumin nous a quitté-e-s ce 10 mai, avant que ne paraisse ce numéro du *Journal des anthropologues*, pensé à l'origine comme un premier et modeste « femmage » à deux autres grandes socio-anthropologues récemment disparues, Nicole-Claude Mathieu et Véronique De Rudder⁶, qui se sont inscrites précisément dans la lignée de ses travaux. Et c'est ainsi que cette introduction, devenue femmage dans le femmage, propose une double mise en abyme de la critique du naturalisme et de sa postérité. À l'heure du triomphe du projet génome, d'une divinisation de la biologie et de la montée des identitarismes de tous bords, la question est brûlante, en sciences sociales, dans les mouvements sociaux et jusque dans les conceptions individuelles et intimes de l'identité. La racialisation du religieux, l'islamophobie, l'antisémitisme contemporain, le « racisme sans race », la manipulation raciste d'un pseudo-féminisme, l'homonationalisme et les néonationalismes se présentent comme autant de phénomènes « nouveaux » et plus problématiques encore peut-être que les anciennes formes du racisme et du sexisme. Ils réclament une analyse d'autant plus informée et outillée.

Pour cela, les instruments se sont multipliés depuis l'essor du féminisme *Black*, *Chicano* et des mouvements lesbiens et gais des années 70 et 80 aux États-Unis mais aussi en France même et dans de nombreux autres pays des Suds et du Nord : les études post et décoloniales, les études *queer*, trans ou encore le féminisme islamique en constituent autant d'exemples plus ou moins diffusés et

⁶ Disparues respectivement le 9 mars 2014 et le 24 octobre 2014.

appropriés aujourd'hui. La tardive mais fulgurante « découverte » dans l'Hexagone, tant dans l'académie que dans les mouvements sociaux, du concept d'intersectionnalité, souvent pris comme le *nec plus ultra* et le condensé de ces nouveaux outils, en est aujourd'hui devenu l'un des symboles les plus visibles. Cependant, sa fréquente réduction à l'idée que le sexe est marqué par la race, que la race « compte » et avait été complètement oubliée, ou encore que race et sexe sont en concurrence – et surtout l'enthousiasme ou le rejet épidermique que suscite le terme même d'intersectionnalité –, alimentent toutes sortes de soupçons de mécompréhension, de récupération, d'instrumentalisation ou de détournement. Et alors même que la race et le sexe se dégagent à grand-peine de la naturalisation, tandis que la théorisation de la classe semble très affaiblie (mais non l'exploitation), plane désormais dans les mouvements sociaux comme sur le plan individuel, le spectre d'une essentialisation d'identités sexuelles, raciales et sexoraciales de plus en plus nombreuses et fragmentées, qui menacent de faire perdre toute intelligibilité sociale et politique globale, mais aussi toute perspective d'alliances autres que purement conjoncturelles dans les luttes, éloignant tout espoir de changement radical d'ensemble.

C'est en tout cas cette évolution complexe, dans des sociétés désormais mondialisées, marquées par des migrations postcoloniales massives dans des conditions de plus en plus dures, diverses logiques de recolonisation, militarisation brutale et guerres ethnonationalistes, transformations profondes et contradictoires de la situation des femmes (obtention de nombreux droits et lois en même temps qu'augmentation drastique de la pauvreté féminine et des violences féminicides) et disparition presque complète des organisations des classes populaires forgées dans les deux derniers siècles, que les travaux de Nicole-Claude Mathieu et de Véronique De Rudder pourraient nous aider à penser. En effet, dans des perspectives légèrement différentes l'une de l'autre, elles ont été parmi les premières en France à poursuivre la critique guillaumienne de l'idée de Nature, en développant l'idée que la « race » et le « sexe », loin d'être des catégories naturelles, ou le résultat de pratiques

individuelles ou même institutionnelles, étaient bien plus profondément, comme on l'a dit, le fruit de *rapports sociaux*, qu'elles se sont consacrées à analyser. Revenons donc sur certains de leurs principaux apports, aussi précieux que mal connus, que nous éclairerons par quelques éléments de leur parcours de vie et de travail susceptibles d'éclairer leur point de vue situé d'énonciation.

À la croisée de l'immigration et du racisme, De Rudder, théoricienne des relations interethniques

C'est tout particulièrement grâce au concept de *relations interethniques*, qui met l'accent sur l'interaction et permet d'éviter la réification des identités, que Véronique De Rudder a contribué à la constitution d'un objet théorique nouveau en France et au développement d'un domaine de recherche particulièrement important, autour du « point aveugle » de l'articulation entre la pensée de l'immigration d'un côté, et celle du racisme de l'autre. Dès 1991 elle relève « l'absence d'articulation entre les travaux qui prennent comme objet l'immigration ou les immigrés et ceux qui s'attachent à l'analyse du racisme. Entre ces deux centres d'intérêt c'est en fait le champ des relations interethniques qui est largement inexploré » (1991 : 75). Les études sur le racisme étaient dominées par des essais théoriques, celles sur l'immigration évitaient le sujet. Théoricienne rigoureuse elle a scrupuleusement appuyé ses recherches sur des enquêtes de terrain.

Son itinéraire intellectuel n'a pas été un itinéraire solitaire : elle a participé dès sa création au GRECO 13⁷, puis au tournant des années 80, à la consolidation d'un pôle de réflexion et de recherche sur le thème de l'immigration et des relations interethniques, à travers le séminaire mensuel « Migrations et société ». En 1993, à une époque où ni la société française, ni même la sociologie n'avaient conscience des bouleversements en cours, elle a cofondé l'URMIS (Unité de recherche Migrations et Société), première unité de

⁷ GRECO 13 (Groupe de recherches coordonnées migrations internationales) créé par le CNRS en 1975.

recherche à mettre en évidence l'importance de travailler ces questions. Véronique De Rudder a également collaboré à la revue *Pluriel-débat*, dont l'un des principaux objectifs consistait à élaborer un ensemble de concepts intégrés dans un système théorique commun permettant de mieux saisir et d'approfondir les débats sur ces problématiques. La démarche résolument pluridisciplinaire qui caractérise cette aventure éditoriale se poursuivra dans le projet de publication d'un *Vocabulaire historique et critique des relations interethniques*, au comité directeur duquel Véronique De Rudder participera dès 1988. Ayant toujours privilégié le travail en commun et beaucoup écrit en collaboration avec d'autres chercheur-e-s, son parcours est intimement lié à une aventure collective.

Le domaine de recherche des théories des relations interethniques et du racisme, auquel Véronique De Rudder a contribué dès ses premiers travaux, est resté longtemps illégitime et marginal en France. En effet, s'il a connu des développements importants dans d'autres sociétés, notamment en Amérique du Nord – où il est constitutif de la naissance de la sociologie –, ce champ de recherche est resté pendant longtemps absent des institutions académiques françaises. De fait, le retour réflexif sur l'histoire de l'immigration en France met en évidence à la fois l'ancienneté du phénomène et le fait que la mémoire collective semble s'ingénier à en effacer les traces, la contribution des sciences sociales à cette amnésie apparaissant comme particulièrement marquante. Parallèlement, l'hégémonie de la « conception étatico-nationale du social » empêche d'ériger en domaine de connaissance autonome les questions relatives à l'immigration, à son devenir, à la société pluriethnique, ses conflits et ses formes de stratification.

Le développement de la pensée de Véronique De Rudder s'est appuyé sur des enquêtes qu'elle a conduites dès la fin des années 60, sur la question urbaine, la « question immigrée », la rhétorique politique et les politiques publiques à son égard, ou encore sur les discriminations dans le marché du travail. Elle a commencé ses travaux sur la question urbaine, par une enquête sur les foyers de travailleurs immigrés et sur le logement des Algériens. Elle a dirigé

avec Isabelle Taboada Leonetti et Michèle Guillon une grande enquête sur la cohabitation pluriethnique qui donnera lieu à plusieurs ouvrages⁸ et plusieurs articles reprenant les modèles théoriques des modes de cohabitation. Ce faisant, ses objets de recherche vont progressivement se déplacer sur la « question immigrée » en France, la rhétorique politique et les politiques publiques à son égard – notamment autour des questions de seuil, de quotas, de ghetto⁹ qui la font connaître des milieux militants¹⁰ et des médias.

En prolongeant la réflexion sur l'immigration, Véronique De Rudder a poursuivi ses enquêtes dans le domaine du travail, élargissant la question des discriminations à celles qui s'exercent sur le marché de l'emploi. Ces diverses recherches l'ont amenée à théoriser la question du racisme comme rapport social et non simple idéologie nuisible, en insistant sur le retard de la sociologie française qui devait, en conséquence, s'emparer de cet objet. Elle interrogeait ce faisant les politiques publiques qui, sourdes et parfois aveugles aux faits, laissaient se développer un racisme institutionnel. De fait Véronique De Rudder a abordé de front la tension entre d'une part un universalisme républicain (idéalement aveugle aux origines et hostile aux discriminations), et d'autre part les pratiques institutionnelles et ordinaires du racisme « en acte ».

Chercher, publier et de plus enseigner, telle a été la carrière de Véronique De Rudder, car elle avait à cœur de transmettre des concepts et des méthodes innovants pour aborder la question du racisme en France et dans le monde. Elle a formé des étudiants de master au domaine des relations interethniques, accompagné des doctorants et inspiré de jeunes chercheurs qui prennent aujourd'hui la relève. Son engagement scientifique s'est doublé d'un engagement citoyen et militant. Membre du conseil scientifique du MRAP elle a diffusé le résultat de ses travaux et de ses réflexions dans la revue *Différences*,

⁸ De Rudder, Guillon & Taboada-Leonetti (1986, 1987) ; Guillon (1987) ; De Rudder, Taboada-Leonetti (1982) ; De Rudder (1984) ; De Rudder (1980, 1983b, c et d).

⁹ De Rudder (1981a, 1982, 1983).

¹⁰ De Rudder (1981b).

faisant œuvre pédagogique auprès de militants sur les enjeux de l'antiracisme. Sa vie ne s'est jamais cantonnée aux murs de l'Université. Sa forte personnalité, chaleureuse et dynamique en a rendu sa perte prématurée d'autant plus douloureuse dans cette période où les questions qu'elle a soulevées restent d'une brûlante actualité.

Mathieu, l'épistémologie et les liens entre androcentrisme et ethnocentrisme

Nicole-Claude Mathieu (1937-2014), anthropologue et sociologue publiée en sept langues et deuxième Française à recevoir un doctorat *Honoris causa* de l'université de Laval après... Claude Lévi-Strauss, est l'une des plus importantes exposantes du féminisme matérialiste francophone. Née en Vendée, comme le rappelle le précieux article de sa collègue et amie Marie-Elisabeth Handman (2015), N.-C. Mathieu fut élevée par sa grand-mère Alice, « ouvrière à 13 ans » et à qui elle dédicace son premier ouvrage, dans le milieu de la petite paysannerie prolétarisée de l'Est de la France, puis proche du milieu ouvrier de l'usine que dirigeait son père, ingénieur – ce qui alimenta chez elle une solide conscience de classe sociale. Quant à sa conscience de classe de sexe, comme elle l'écrivit elle-même dans la très courte préface de son dernier livre, paru quelques semaines avant sa disparition, « opportunément dépourvue de frère, éduquée dans un collège laïque de filles par des professeurs femmes, entourée d'amitiés féminines sans complications hétérosexuelles, elle grandit [donc] en être humain » (Mathieu, 2014).

N.-C. Mathieu ne parlait guère de sa vie personnelle, c'est donc toujours grâce à Marie-Elisabeth Handman que nous la suivons dans des études de lettres, sociologie et ethnologie (1956-1962), puis à Bangui en 1960 pour un stage auprès du haut-commissariat au Plan de la République centrafricaine – qui constituera sa seule expérience de terrain « exotique » –, puis encore au sein du Groupe d'ethnologie sociale alors dirigé par Paul-Henry Chombart de Lauwe, où elle participe déjà à des recherches de sociologie urbaine, des femmes et du racisme (1960-1965). En 1971, elle intègre

finallement le Laboratoire d'anthropologie sociale, alors dirigé par Claude Lévi-Strauss, dans la position de chef de travaux et en tant que secrétaire de rédaction de la revue (jusqu'en 1983), puis de la collection des « Cahiers de L'Homme » jusqu'en 1990. Si dans ce milieu professionnel, elle concentre son énergie à l'accompagnement des étudiant-e-s plus qu'à monter en grade, elle se consacre surtout au travail intellectuel et politique, comme en témoignent ses nombreux, longs et profonds articles de l'époque, et sa participation à l'une des aventures intellectuelle et militante les plus significatives du moment, la création en 1978 de la revue *Questions Féministes*, avec notamment Christine Delphy, Colette Guillaumin, Emmanuelle de Lesseps et Colette Capitan.

L'aventure tourne court en 1980 avec la séparation du collectif de la revue. N.-C. Mathieu n'en continue pas moins son travail en collectif, ce qui la conduit à coordonner un premier ouvrage fondamental en 1985a, *L'arraisonnement des femmes*, qui réunit plusieurs travaux de grande importance dont son propre texte majeur d'épistémologie, sur les déterminants matériels de la conscience dominée des femmes, « Quand céder n'est pas consentir ». Les années 90 sont celles de la pleine maturité et de la reconnaissance de son travail (surtout à l'étranger, la France néolibérale étant alors plongée dans une vague plus antiféministe que jamais), avec son invitation à l'université de Laval, la publication d'un recueil de ses principaux travaux (*L'anatomie politique*, 1991) et la reprise de son séminaire d'anthropologie et sociologie des sexes à l'EHESS (1991-2003).

À partir des années 2000, N.-C. Mathieu se consacrera principalement à des travaux de synthèse, et surtout au projet qui lui tenait le plus à cœur et qui constitue un véritable tournant dans le regard anthropologique : la mise au centre de la réflexion, de sociétés certes minoritaires et non-occidentales, mais où par la grâce de la matrilinearité et surtout de l'uxorilocalité, les femmes accèdent parfois à un statut d'être humain à part entière. Le fruit de ces efforts, *Une maison sans fille est une maison morte* (2007), recueil de quatorze monographies co-édité avec la jeune anthropologue Martine Gestin,

constitue une sorte d'OVNI dans le paysage anthropologique français – un véritable pavé de 503 pages dans la mare, dont on reparlera plus bas¹¹.

Mais revenons aux bases : théoricienne à la fois rigoureuse, d'une considérable érudition anthropologique et d'une grande audace, N.-C. Mathieu a été préceuse dans plusieurs domaines-clé. C'est à elle que l'on doit, dès 1971, une définition proprement sociologique de la catégorie de sexe, qu'elle fait apparaître comme un rapport social, dialectique et hiérarchique, mis en évidence par le mouvement des femmes naissant – soulignant les parallèles épistémologiques et politiques avec la progressive dénaturalisation de la classe et de l'âge grâce aux mouvements socialistes et communistes, aux mouvements de jeunesse et à la visibilité croissante du troisième âge. Pour N.-C. Mathieu, les femmes comme catégorie sociale (le « genre » féminin, si l'on veut, les classes de sexe, selon N.-C. Mathieu), sont définies et doivent se comprendre *par rapport aux hommes* (et inversement), et non par rapport à la biologie (au sexe féminin). Elle fait ainsi émerger le concept de « rapports sociaux de sexe¹² » qui caractérise tout particulièrement le courant matérialiste francophone, et qui est si difficile à traduire en anglais, espagnol ou portugais, qui le confondent avec les « relations sociales *entre les sexes* ».

Dans les années 80, c'est autour de la délicate question de l'excision que N.-C. Mathieu développe une réflexion préceuse de l'imbrication, non pas entre sexe et race, mais entre androcentrisme et ethnocentrisme. Elle est alors l'une des rares anthropologues féministes en France avec Nicole Échard, à prendre ouvertement position contre les diverses pratiques de mutilation génitale

¹¹ Il semble bien en effet que personne depuis Alice Schegel, qui avait analysé dès 1972 le poids respectif de l'autorité du frère et du mari dans 66 sociétés matrilineaires, n'ait réellement tenté de penser conjointement un ensemble de sociétés non patrilineaires et non virilocales.

¹² Au singulier, comme plus tard le genre, car il s'agit d'un principe d'organisation et de hiérarchisation du social, et non de deux formes « anatomiques » ou sociales.

féminine, en contredisant le discours selon lequel elles ne seraient que le versant féminin de la circoncision, ou qu'elles devraient être défendues au titre de la lutte contre l'universalisme-impérialisme occidental-colonial. Elle affronte sans faiblir la critique qui affirme qu'interroger l'androcentrisme des cultures non-occidentales, ou les dimensions patriarcales qu'elles peuvent receler, serait faire preuve d'ethnocentrisme, voire de racisme. Elle la retourne brillamment en montrant qu'elle invisibilise surtout les luttes et les analyses critiques des femmes de ces sociétés, tout autant que celles des féministes occidentales (qui ont avant toute chose dénoncé le sexisme de leurs propres sociétés). Finalement, montre N.-C. Mathieu, l'accusation d'ethnocentrisme, dans la bouche de nombreux hommes, surtout occidentaux, et de certaines femmes, occidentales ou non, permet surtout de masquer l'androcentrisme des sociétés occidentales. Il faut aussi préciser que N.-C. Mathieu n'a eu de cesse que de refuser le « grand partage » et de ne pas faire passer la séparation entre les sociétés non-occidentales et les sociétés occidentales (elle insistait pour les mentionner dans cet ordre). Cette volonté peut s'expliquer par sa double formation de sociologue et d'anthropologue et sa volonté d'appliquer à toutes les sociétés les instruments des deux disciplines, mais aussi et surtout probablement, par ses positions féministes, pour qui le plus remarquable étaient les continuités qui peuvent exister entre les unes et les autres, sous l'angle de l'oppression des femmes par les hommes, que N.-C. Mathieu, qui cultivait une grande exactitude linguistique, a d'ailleurs préféré nommer viriarcat. Ses recherches l'ont amenée à conclure que les sociétés les plus inégalitaires et les plus naturalistes (concernant le genre en tout cas), les plus conservatrices donc, sont sans équivoque les sociétés occidentales.

N.-C. Mathieu est également une précurseure étonnamment méconnue dans le domaine de l'épistémologie – peut-être pour avoir abordé de front la critique de l'androcentrisme, de l'ethnocentrisme et d'un certain essentialisme féminin, tout en s'inscrivant dans la perspective de la « science des opprimé-e-s » proposée par Wittig. Ainsi, N.-C. Mathieu a écrit des pages particulièrement éclairantes

sur la question du point de vue situé – qu'elle ne nommait cependant pas comme tel. Dans un rapport extrêmement détaillé pour l'UNESCO (1985b), elle montre notamment toute la différence entre l'ethnologie et l'anthropologie faites par des femmes et celles faites par des hommes, mais aussi par des hommes structuralistes, fonctionnalistes ou marxistes, et par des femmes féministes ou non-féministes, et selon le type de féminisme auquel elles se rattachent¹³. Loin de refuser à quiconque le droit d'analyser quelque groupe social que ce soit, N.-C. Mathieu préconise par contre d'étudier toujours de manière conjointe et dialectique les différents groupes sociaux pris dans un système de rapports de pouvoir, et surtout, de lire les résultats en ayant clairement en tête les avantages et les désavantages épistémologiques, tant des positions d'opresseur-e-s, que des positions d'opprimé-e-s (aussi bien des chercheur-e-s que des enquêté-e-s). Dans son article sur la conscience dominée des femmes, mais aussi dans celui moins connu sur les intuitions d'Evans-Pritchard à propos du « puzzle matrilineaire » et de l'*inarticulatedness* des femmes, elle montre à quel point des ethnologues hommes sont absolument *incapables* de comprendre la perspective radicalement « autre » des femmes en tant qu'opprimées et résistant à cette oppression, mais aussi comment en tant qu'opprimées, les femmes peuvent être dans l'impossibilité d'accéder à une conscience claire de la profondeur de leur oppression. C'est pourquoi elle enjoint les un-e-s et les autres à tenter de prendre connaissance de *tous les points de vue*, non pas dans une perspective complémentariste ou symétrique, mais bien dialectique, afin de construire la compréhension la plus juste possible des phénomènes et des sociétés.

Pour conclure ce trop rapide panorama, rappelons que N.-C. Mathieu a consacré ses dernières années à l'interrogation

¹³ N.-C. Mathieu a combattu sans relâche, sur le plan théorique, les perspectives différentialistes du courant Psychanalyse et politique, l'illusion d'un « matriarcat » et d'une façon générale, les effets de la « pensée *straight* », c'est-à-dire de l'idéologie de la différence des sexes, qu'elle retrouvait jusque dans les travaux de sa collègue Françoise Héritier.

centrale qui l'a traversée sa vie durant : que signifie, pour les femmes dans les différentes cultures, la notion de « personne » et peuvent-elles y accéder ? Elle est la première et jusqu'à présent la seule en France à s'être penchée dans un esprit de synthèse et de comparaison, avec une jeune complice, Martine Gestin, sur les sociétés structurellement les moins inégalitaires du point de vue des rapports sociaux de sexe, à savoir les sociétés matrilineaires et surtout uxori-locales. N.-C. Mathieu a certes réfuté activement l'idée qu'existeraient des « matriarcats » – en tant que sociétés où les femmes domineraient et opprimeraient les hommes de la même façon que ceux-ci le font dans les sociétés occidentales actuelles, par exemple. Mais à la différence de ses collègues, elle s'est attachée à examiner sérieusement les sociétés plus rares, mais tout à fait réelles en Asie et en Amérique indienne tout particulièrement, où les femmes sont parfois considérées comme de véritables êtres humains à part entière – voire dans certains cas extrêmes, comme des êtres manifestement supérieurs aux hommes. Situation déroutante s'il en est pour beaucoup d'occidentaux, et notamment pour les anthropologues français, qui se sont bien gardés de rendre compte d'*Une maison sans fille est une maison morte* dans les revues spécialisées. L'EHESS, qui l'a pourtant publié en 2007, avait même oublié par un curieux hasard, de le faire figurer sur sa page électronique¹⁴. L'ouvrage suggère pourtant une profonde remise en cause de la théorie de l'échange des femmes, et partant, de la discipline anthropologique et de la pensée *straight* qui sous-tend les sciences sociales.

Aujourd'hui : penser l'imbrication des rapports sociaux de sexe, de race et de classe

Pour conclure, soulignons que les apports théoriques de ces chercheuses, s'ils ont donné lieu à de nombreux débats dans les années 80, semblaient acquis dans les années 90. Aujourd'hui cependant, la situation est autre. D'abord, du fait du contexte

¹⁴ N.-C. Mathieu, communication personnelle peu avant son décès.

économico-social et politique. Depuis le 11 septembre 2001 en particulier, on a assisté à une montée du racisme, visant tout particulièrement le Moyen-Orient, puis les « Arabes » et l'islam. En France, dès le début des années 2000, les débats sur les signes religieux « ostentatoires » à l'école ont été l'occasion de redécouvrir la question de l'articulation entre sexisme et racisme. Or si cette articulation est posée par le courant du féminisme matérialiste elle doit être pensée dans les termes d'une critique de l'ordre sexuel et de l'ordre racial, et non à l'aune d'un féminisme « instrumentalisé » à des fins racistes par toutes sortes d'individus et d'institutions.

Chaque jour davantage, la droitisement de la pensée, notamment dans le cadre de la montée des nationalismes, s'alimente et provoque en retour une re-naturalisation de la race et du sexe, et un ensemble de processus de mise en opposition du sexe et de la race, avec d'inquiétantes tentatives d'instrumentalisation du féminisme, en parallèle à la « patriarcalisation » de la plupart des nationalismes, mais aussi de certaines formes de luttes contre le racisme. Ce face-à-face, souvent présenté comme une opposition qui obligerait à choisir un camp (antiracisme comme défense d'une « race » naturalisée et apparemment monolithique *versus* un féminisme comme champion d'un sexe tout aussi essentialisé et faussement uni), est rendu d'autant plus étouffant et obsédant que le « tiers » que pourraient constituer les perspectives de classe, semble avoir presque complètement disparu. La situation est ironique, au moment même où les perspectives de l'intersectionnalité (ou « coformation » « consubstantialité » ou « imbrication » des rapports sociaux de sexe, race et classe), pourtant sur toutes les lèvres, devrait permettre de comprendre l'inéluctable indissolubilité des luttes, dans leur complexe mais nécessaires alliances. Beaucoup reste donc à penser, analyser, théoriser... et faire, comme en témoignent les articles réunis dans ce numéro.

Parmi les articles reçus, trois concernent l'apport théorique de Nicole-Claude Mathieu dans les propres recherches des auteures ; ceux de Valeria Ribeiro Corossacz et de Rose-Myrlië Joseph concernent la minorisation des travailleuses domestiques au Brésil et en

Haïti ; Marcella Farioli analyse l'androcentrisme des études des spécialistes de l'Antiquité grecque.

Gaëlle Lacaze revisite un terrain ancien de Roberte Hamayon à la lumière du célèbre texte de N.-C. Mathieu « Quand céder n'est pas consentir ». Si Xavier Dunezat et Pauline Picot reprennent à leur compte les analyses sur la construction des rapports sociaux de sexe et de race, ils travaillent davantage, à partir des travaux de V. De Rudder, les catégories de racisme, racisation dans leur différenciation avec celles d'ethnisme et d'ethnisation, comme le fait l'article de Marguerite Cognet, Fabrice Dhumes et Aude Rabaud. Ces catégories interrogent les mêmes réalités et des situations identiques mais à partir d'un point de vue différent. Ainsi l'ethnisation renverrait à des assignations culturelles, la racisation à une assignation biologique. Mais si le processus de racisation est reconnu, l'utilisation de la notion de race avec ou sans guillemet l'est moins, en raison du caractère performatif que peut prendre la catégorie, selon le locuteur : acteur institutionnel ou usager de l'institution. Ainsi V. De Rudder préfère parler de discriminations racistes plutôt que de discriminations raciales, évitant le risque de rabattre les relations sociales sur les rapports sociaux et prenant au sérieux le sens que les sujets donnent à leurs pratiques.

La *quasi* totalité des articles font référence à Colette Guillaumin ce qui ne saurait étonner. Répétons-le, C. Guillaumin est au principe d'une pensée critique soucieuse de s'émanciper de tout naturalisme comme de tout essentialisme. Ce numéro *Racisme et sexisme* a été conçu en 2016 comme un femmage à V. De Rudder et N.-C. Mathieu. Néanmoins la *quasi* totalité des articles font référence à C. Guillaumin, ce qui ne saurait étonner.

Deux articles lui sont particulièrement consacrés, sa biographie faite par V. De Rudder en 2013 et un court article d'É. Soriano.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DE RUDDER V., 1981a. « Sous les quotas, les hommes », *Différences*, 1 : 15–16.

DE RUDDER V., 1981b. « Le seuil de tolérance ». *Le Monde*, 20 janvier : 2.

DE RUDDER V., 1982. « Le seuil de tolérance ». *MRAP Information, Assises contre le racisme*, 26 : 19–24.

DE RUDDER V., 1991. « Le racisme dans les relations interethniques », *L'Homme et la société*, 102 : 75-90.

De RUDDER V., **GUILLON M.** & **TABOADA-LEONETTI I.**, 1985. *Pratiques urbaines et transformations sociales dans trois quartiers pluri-ethniques*. Paris, L'Harmattan.

DE RUDDER V., **POIRET Ch.** & **VOURC'H. F.**, 2000. *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve de la république*. Paris, PUF.

GUILLAUMIN C., 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992. Réédition : Éditions iXe, 2016.

JUTEAU D., 2017. « La sociologue Colette Guillaumin est morte », *Le Monde*, 18-05.

MATHIEU N.-C. (ed), 1985a. *L'Arraînement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris, EHESS.

MATHIEU N.-C., 1985b. « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique ». Rapport pour l'UNESCO, Réunion internationale d'experts : *Réflexion sur la problématique féminine dans la recherche et l'enseignement supérieur*. Lisbonne/Paris, UNESCO, SHS-85/CONF. 612/6, dactyl.

MATHIEU N.-C., 1991. *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Éditions Côté-femmes.

MATHIEU N.-C., 2000. « Un hommage critique à Lévi-Strauss et Freud : Gayle Rubin (1975) ». Entretien réalisé par C. Quiminal, *Journal des anthropologues*, 82-83 (Anthropologie des sexualités) : 41-52.

MATHIEU N.-C. (dir.), 2007. *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*. Paris, MSH.

MATHIEU N.-C., 2014. « Ma vie » in *L'anatomie politique II*. Paris, La Dispute.

À propos de Nicole-Claude Mathieu

COLE S., 2016. " 'With a Fine-Toothed Comb': Nicole-Claude Mathieu and the Work of French Feminist Materialist Anthropology", *Anthropologica*, 58(1): 15-30.

<https://muse.jhu.edu/article/620948>

FALQUET J., 2011. « Pour une anatomie des classes de sexe : Nicole-Claude Mathieu ou la conscience des opprimé-e-s », *Les Cahiers du Genre*, 50 : 193-217.

FALQUET J., 2016. « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales », *Cahiers du genre* (hors-série coordonné par BIDEF-MORDREL A., GALERAND E. & KERGOAT D.) : 73-96.

FALQUET J., MANO K., MAIRA, 2018. « Publicar Nicole-Claude Mathieu no Brasil hoje », préface à la traduction en portugais de *l'Anatomie politique I*. Bahia, Université Fédérale de Bahia.

HANDMAN M.-É., 2015, « Nicole-Claude Mathieu (1937-2014) », *L'Homme*, 2015/1(213) : 19-32.

À propos de Véronique De Rudder

Actes du colloque (à paraître). *L'inégalité raciste. Hommage à Véronique De Rudder*. Univ. Paris 7-Diderot, 11 juin 2015.

– **Maryse Tripier** cofondatrice de l'URMIS, Professeur émérite, Université Paris 7-Diderot, « *Autour de Véronique De Rudder, un parcours collectif semé d'obstacles* ».

– **Catherine Quiminal**, professeure émérite, « *Enjeux scientifiques et débats, autour de l'œuvre de Véronique De Rudder* ».

– **Françoise Lorcerie**, directrice de recherche émérite, CNRS, IREMAM, Aix en Provence, « *Le foulard, quelle affaire ?* ».

– **Danielle Juteau**, professeure émérite, université de Montréal, « *Plaidoyer pour une sociologie de l'ethnicité et des relations inter-ethniques* ».

– **Étienne Balibar**, professeur émérite, Université Paris Ouest, « *La*

mise à "l'épreuve" de l'universalisme républicain à la française ».

– **Andrea Rea**, professeure université libre de Bruxelles « *Une sociologie radicale du racisme* ».

* * *